

ANECDOTES

INÉDITES

DE LA FIN DU 18.^e SIECLE.

On trouve chez le même libraire ;

Les Amants comme il y en a peu , ou les Délices du sentiment ; 2 vol. in-12, avec fig. 3 fr. pour Paris, et 4 fr. 20 cent. pour les départ. fr. de port.

Précis historique sur Cromwel, suivi d'un extrait de l'Eikon Basiliké, ou portrait du roi et du Boscobel, ou récit de la fuite de Charles II ; vol. in-8.° pour Paris, 1 fr. 80 cent., et 2 fr. 40 c. pour les départ. franc de port.

*Le Comte d'A.*** ou les aventures d'un jeune voyageur sorti de la cour de France en 1789 ; 2 vol. in-12 br. fig. 3 fr. pour Paris, et 4 francs pour les départ. franc de port.*

Abrégé de l'Histoire Naturelle, d'après Buffon, classé par ordres, genres et espèces, selon le système de Linné, destiné à l'usage des écoles centrales et autres maisons d'éducation ; in-8.° tomes 1-2, 18 fr. br.

Cet ouvrage se trouve chez le C. ROUSSEAU, imprimeur, rue Saint-Dominique-d'Enfer, propriétaire dudit ouvrage.

ANECDOTES

INÉDITES

DE LA FIN DU 18.^e SIÈCLE,
POUR servir de suite aux Anecdotes
françaises.

*OUVRAGE où se trouvent la clef de
plusieurs événements majeurs, des
particularités inconnues sur la prin-
cesse LAMBALLE, sur le directeur
CARNOT, sur le président actuel
des Etats-Unis de l'Amérique, une
conversation intéressante de Louis
XVI avec BAILLY, etc.*

Hic præcedenti spectatur mantica tergo.

PERS. Sat. IV.

A P A R I S,

Chez MONORY, libraire, quai des
Augustins, n.^o 33.

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT JEUNE.

AN IX — 1801.

U N M O T

*Sur les anecdotes en général, et
sur ces anecdotes en particulier.*

L'ANECDOTE peut être considérée comme une des clefs secrètes de l'histoire. Elle pénètre, pour ainsi dire, dans l'intérieur des cabinets des souverains, dans ceux des familles, et jusque dans le fond des cœurs. C'est elle qui peut expliquer, mieux que tous les commentateurs, la cause de tel ou tel événement majeur; elle est en quelque sorte le témoin le plus authentique pour ou contre les hommes d'état. A la vérité, fort souvent elle est forcée de garder le silence, surtout quand on ne peut pas dire des vérités utiles impunément. Mais aujourd'hui que les obstacles relatifs à la parole et au droit d'écrire sont le-

vés, nous croyons que c'est rendre un véritable service à l'historien qui recueille des matériaux, que de lui présenter ceux-ci; et au public avide de s'instruire, que de lui faire connaître des particularités propres à piquer sa curiosité et à orner sa mémoire.

- 11 Les sources dans lesquelles nous avons puisé ces anecdotes sont aussi authentiques qu'elles puissent l'être. La plupart sont tirées de manuscrits originaux, de pièces officielles; d'autres nous ont été transmises, à la dictée, par des auteurs d'un fait, ou par des témoins non suspects. Cette exactitude et cette impartialité nous font espérer qu'on les regardera, ainsi que les Mémoires que nous avons déjà publiés, comme les matériaux les plus sûrs, les plus impartiaux, qui aient paru jusqu'ici, pour l'histoire de ces derniers temps.

Ici se présente une objection , à laquelle il est important de répondre. Ceux qui sont placés au timon des affaires publiques , jaloux de fermer toutes les plaies de l'intérieur, n'aiment pas qu'on réveille des souvenirs fâcheux , qu'on rallume des haines , etc. Et nous aussi, nous avons écrit qu'il était prudent d'étouffer des réminiscences incompatibles avec la paix et la concorde qui doivent unir tous les Français. Mais quelque importance qu'on donne à cette considération , nous n'en sommes pas moins persuadés qu'il faut perdre de vue tous ces petits ménagements particuliers , ces égards pour des individus que leurs crimes et même leurs erreurs ont signalés , pour s'occuper exclusivement du grand intérêt de l'histoire. C'est rarement pour ses contemporains qu'on écrit ; c'est une dette que

la justice et l'amour du vrai nous imposent envers nos descendants, que celle de leur transmettre fidèlement les détails, et les particularités historiques, propres à leur faire juger un événement ; ce sont autant de pièces justificatives.

Que d'anecdotes ont été supprimées ou restent encore ensevelies dans les portes-feuilles des bibliothèques, dont la publication aurait répandu le plus grand jour sur les faits les plus marquants de notre histoire générale ou particulière ! Je ne suis point de l'avis de ceux qui vont dans les tombeaux chercher des aliments à la curiosité, qui exhument les cadavres, pour ne faire voir qu'un squelette, dans un cidevant grand homme ; mais je n'effacerai pas non plus à prix d'argent une vérité historique, importante, pour ménager l'a-

mour-propre d'une famille. On fera quelque jour l'histoire de la vie publique et privée de Mirabeau. Pourquoi l'ancien consul, qui tient caché le contrat original passé entre Louis XVI et ce membre de l'assemblée nationale, par lequel ce monarque lui assurait trente mille francs par mois, resterait-il éternellement renfermé dans un carton, au lieu d'éclaircir un fait que les amis de Mirabeau voudraient encore faire passer pour problématique ?

Malheur à celui qui craint le genre anecdotique ! A coup sûr, sa conduite n'est pas exempte de justes reproches. Mais tout ce qu'on sait de particulier et de secret, concernant un ministère, une administration quelconque, une famille ou un seul individu, doit-il être indistinctement mis au jour ? Non, sans doute, il en

vj

est qui , par leur nature , souilleraient un livre. D'autres tiennent à des intérêts particuliers , qui n'ont rien d'instructif ni d'agréable pour la masse générale des lecteurs. Ils doivent éprouver le sort qu'essuyèrent les prétendus ouvrages à l'*index* , du temps de Louis XIV, publiés, il y a quelques années, par un libraire actuel de Paris. Le public est beaucoup plus éclairé qu'on ne pense. On l'amuse avec des romans ; mais il n'est point aisé de tromper sa curiosité dans l'histoire ; ou du moins de le tromper impunément.

ANECDOTES INÉDITES

DE LA FIN DU 18.^e SIÈCLE,

POUR servir de suite aux Anecdotes
françaises.

CHAPITRE PREMIER.

*L'UNE des mille et une causes plus
ou moins secrètes de la Révolution
française.*

1789.

SUIVANT l'opinion la plus accréditée, les ouvrages des philosophes et le dessèchement du trésor public furent les deux principales causes de la révolution française ; mais il en est une qui, d'après le témoignage d'hommes initiés dans les secrets du cabinet, et surtout d'après la liaison des événements, paraît avoir contribué plus efficace-

ment à l'explosion du volcan révolutionnaire.

Le ministre Pitt ne pouvait pardonner au gouvernement français d'avoir prêté des secours aux Américains, et détaché le plus beau fleuron de la couronne anglaise : il résolut de s'en venger, à quelque prix que ce fût. Le moment était favorable : le ridicule que l'affaire du collier avait jeté sur les premières têtes de la cour, l'impossibilité de remédier par des moyens ordinaires aux besoins de l'état, un mécontentement presque universel, tout annonçait la nécessité d'un nouvel ordre de choses ; tout semblait en favoriser l'établissement ; mais chacun le désirait à son profit. Parmi tant d'intérêts divers, un étranger seul pouvait tirer le meilleur parti des circonstances. C'est sur cette division des esprits, que Pitt fonda son système révolutionnaire en France : de là les factions, les massacres, la guerre civile, la destruction du trône et le plan du rétablissement d'une monarchie tributaire de l'Angleterre.

Pour arriver plus sûrement à son but, il lui fallait un homme qui lui pût ouvrir la porte du cabinet de Versailles, et même, s'il le fallait, s'as-

soir sur le trône de Louis XVI. Il jeta ses regards sur d'Orléans : son caractère, son rang, son crédit, sa fortune, lui aplanissaient toutes les difficultés. D'Orléans était alors à Londres, où il avait un palais. Le ministre lui découvre une partie de son plan ; il flatte son ambition, lui promet le trône, lui répond de l'argent et des moyens nécessaires pour y parvenir, lui donne des instructions secrètes, et le renvoie en France. De retour à Paris, d'Orléans y trouve des émissaires de Pitt qui lui soufflent son rôle. Bientôt son palais se remplit de mécontents et d'ambitieux, qu'attire l'espoir d'un nouvel ordre de choses ; des publicistes lui vendent leur plume ; on leur associe des philosophes, tant morts que vivants, dont les écrits peuvent appuyer leur cause : l'opinion se forme, l'insurrection se prépare. Une armée révolutionnaire est organisée à la solde de l'Angleterre ; d'Orléans en est le chef visible ou invisible, suivant les intérêts des chefs subalternes ; Paris en est le centre. Son existence ne saurait être révoquée en doute : on offrit une compagnie à C. , qui nous a fourni les matériaux de ce chapitre, et qui en garantit l'authenticité. Au

commencement de 1789, cette armée s'élevait à 40,000 hommes. D'Orléans, pour l'essayer, fit attaquer la maison de Réveillon : cette révolte, qui d'abord ne parut avoir aucun motif décidé, en avait un secret, que très-peu de personnes connaissent encore, celui d'une vengeance particulière du duc envers ce fabricant, qui avait fait échouer une de ses manufactures; le duc avait établi un grand nombre d'ateliers à Paris, afin de se procurer dans les ouvriers un grand nombre de partisans.

Comme on parvient à dominer par les mots plus aisément que par les choses, que l'opinion fait plus de prosélytes que l'épée, à l'oriflamme royale on substitua le drapeau tricolor; la liberté fut le nom magique, employé pour tout faire entreprendre : ce mot qui, par la suite, a fait tant de martyrs et tant de héros, n'étant d'abord que le prétexte des ambitieux, devint l'idole d'une immense quantité de Français, qui en arborèrent le drapeau par enthousiasme et de bonne foi. Le ministre anglais sourit au succès de son stratagème. Ce n'était encore que l'exposition de la tragédie; l'action tend désormais rapidement au but projeté : les grandes passions, les caractères sou-

gueux, l'ambition, l'envie, la crainte, le desir, l'espoir, tout est en mouvement. Pitt fait accaparer les blés, ruiner le commerce, brûler les barrières, soulever les troupes, former la garde nationale; mais c'est ici que d'Orléans fut trompé : Lafayette en fut nommé commandant, et c'est un autre membre de la première assemblée qui devait l'être. Il fallut s'aboucher avec ce nouveau général, dont on connaissait l'attachement à la maison royale : la conduite de Lafayette, en des temps si difficiles, a prouvé qu'il n'avait aucunement trempé dans des complots où son honneur et les opinions qu'il avait jusqu'alors professées, auraient été si évidemment compromis. L'orgie des gardes-du-corps, excitée par les émissaires de Pitt, fut le chef-d'œuvre du machiavélisme de ce ministre. Cependant cette expédition ne fut qu'incomplète : le duc n'osa paraître, et la famille proscrite ne dut son salut qu'à sa lâcheté.

Le commandant de la garde nationale parisienne se hâta d'aller, aux genoux du roi, lui dénoncer d'Orléans; le monarque se contenta de l'exiler.

CHAPITRE II.

RAPPORTS entre la révolution d'Amérique et celle de France. Cercle mystérieux d'un club de Bostoniens. Détails inconnus sur leurs premières hostilités. La société-mère de tous les clubs français à Chaillot. Influence de Jefferson.

LA révolution d'Amérique et celle de France ont, dans leur origine, plus de rapports entre elles qu'on ne pense.

C'est par un club de négociants de Boston que l'esprit d'insurrection se propagea. Pour ne pas être reconnus, les signataires formaient un cercle qui en renfermait plusieurs autres; par ce moyen, on ne pouvait juger qui avait commencé le premier : en sorte que, si leurs délibérations fussent parvenues à l'ennemi, le gouverneur eût été obligé de les punir tous, ou de n'en punir aucun. Dans le premier cas, il se serait rendu odieux, et dans le second, l'impunité assurait l'insurrection. La